

FEUILLETON DU BAZAR

CORBIN ET D'AUBECOURT

(Suite.)

Elle a compté sur moi, je ne trahirai pas son espérance. Nous ferons un pacte : elle ne m'obligera point à me marier et je ne la quitterai jamais ; et Germain, qui n'aura connu ni mon existence, ni mon amour, continuera de vivre heureux entre cette mère et cette sœur si parfaites et si dignes de lui. Maintenant qu'il a fait les premiers pas, qu'il a des amis et des protecteurs, et qu'il est moins soumis aux dures conditions de la pauvreté, quelle destinée pourrais-je lui faire plus douce que la sienne ? Qui m'a dit qu'il eût besoin de moi pour être heureux ? Je le suivrai du regard, je prierai Dieu pour lui, j'épierai l'occasion de l'aider encore ; et si ma tante meurt la première, quand je serai libre, avant de donner à Dieu les restes de ma vie immolée sans regrets, j'enverrai à Germain toute cette fortune de la part de Roeschen qui sera morte aussi, qui sera morte enfin ! Je veux qu'il devienne riche et que sa grande âme s'abreuve de la joie de répandre les bienfaits.

Bon et cher Germain ! quoi qu'en dise Jeanne, parfois je le vois triste. Oh ! je connais sur un front humain le pli qu'y laisse une pensée douloureuse ! D'où vient ce chagrin qu'il cache même aux yeux de sa sœur et que sa mère n'ose pas sonder ! Peut-être a-t-il été contraint, lui aussi, d'étouffer dans son cœur des projets semblables aux miens ! Je veux qu'il goûte, en faisant des heureux, la consolation la plus douce, je le sens, que les choses de la vie puissent apporter à de telles douleurs.

O mon vénéré père, quand il m'a dit ce dernier mot : Sois généreuse ! il savait bien quelle chose immense et digne de sa grande âme il me disait. Oui, mon père ! oui, et je saurai mourir.

XXIV.

30 juillet.

Je ne puis retrouver la paix. Quand je suis parvenue à dompter à peu près mon imagination et mon cœur, des coups soudains me rejettent dans toutes les agitations que je veux fuir.

Tantôt, nous nous promenions au jardin, ma tante, M. de Tourmagne et moi, lorsque le nom de M. Darcet fut prononcé, je ne sais par qui ; car il nous occupe tous à différents titres, et nous ne laissons pas de parler de lui fort souvent, ma tante à cause du blason, M. de Tourmagne à cause de l'Égypte et de l'amitié, moi à cause de ce que vous savez bien. « A propos de M. Darcet, dit ma tante, il m'est venu une idée dont il faut que je vous fasse part. Je veux le marier. »

Voyez, chère Elise, si ce n'est pas une fatalité que je me sois trouvée là, pour entendre à brûle-pourpoint un mot si terrible ! Je me baissai bien vite, et je me mis à cueillir des fleurs, afin de dérober la pâleur mortelle que je sentais se répandre sur mon visage.

« Diable ! dit M. de Tourmagne, c'est une grande idée cela. Et peut-on savoir à qui vous voulez faire cadeau d'un pareil homme ? — A Florantine Garby, la fille de mon avoué, reprit ma tante. Elle est gentille. Demandez à Stéphanie, qui la

connaît. — Eh bien, Stéphanie, me dit M. de Tourmagne, voyant que je ne me pressais pas de parler, qu'en pensez-vous ? »

La pensée que Germain pût épouser une autre que moi ne s'était jamais aussi nettement présentée à mon esprit ; mais Dieu me laissa voir tout de suite combien l'union proposée par ma tante serait cependant heureuse pour mon ami. Hélas ! quel prompt et douloureux réveil de tous mes rêves ! Je ne pense pas que vous ayez oublié Florentine. J'ai continué de la voir, et elle est toujours telle que nous l'avons connue au convent, agréable en toute sa personne, douce de cœur et d'esprit. Je parlai d'elle, puisqu'on le voulait, et grâce à Dieu ! sans efforts, comme s'il n'eût été question que d'en parler. J'ajoutai, presque défaillante, que ce serait à mon sens un excellent parti pour M. Darcet, habitué aux modestes et charmantes vertus de sa sœur. M. de Tourmagne écoutait avec une extrême attention.

« Vous voyez, dit ma tante, lorsque j'eus fini, je ne choisis pas si mal. A la vérité, Garby est riche et peut-être avare ; mais il est assez vain, et il aime tendrement sa fille. Stéphanie décidera Florentine, et moi je ferai valoir au père la belle position de M. Darcet, qui est chevalier de la Légion d'honneur, qui va chez les ministres, qui est reçu dans le meilleur monde, et qui fera fortune à ce que vous dites. Stéphanie, écris à Florentine de venir dîner demain avec toi, et invite aussi la sœur de M. Darcet. Il faut nouer des relations entre les deux familles. — Doucement, s'il vous plaît, Stéphanie, dit à mon grand contentement M. de Tourmagne ; je n'abandonne pas si vite mes amis. »

Il avait prononcé ces deux derniers mots avec un accent qui me frappa ; et son regard fit succéder un peu de rougeur à ma pâleur d'aparavant.

« Premièrement, continua-t-il, je doute que M. Garby, et quelque avoué que ce soit dans le monde, accepte jamais un homme qui n'a que du mérite ; surtout un savant, dont le mérite ne rapporte guère. Secondement, et sans nier les vertus de la jeune Florentine, j'affirme que M. Darcet, dans le cas où il accepterait la fille, n'accepterait pas la dot. Il aurait des scrupules sur la régularité des procédures, et voudrait savoir si les propriétés du procureur ne sont pas mêlées d'un peu de bien national. Troisièmement, toute femme indifféremment ne peut pas être la femme de M. Darcet. Et, quatrièmement, je refuserais mon aveu à ce mariage, ayant mieux quelque part pour mon ami. Comment ! madame la marquise, voilà un mois que vous le voyez, et vous ne savez pas encore quel avenir l'attend ? — Bah ! bah ! dit ma tante, il n'y a dans vos objections rien de sérieux, mon cher comte. Vous ne voulez pas sans doute donner à M. Darcet la fille d'un duc et pair ? Florentine est de sa condition ; elle est pieuse ; c'est la femme qui lui convient. Je la lui proposerai. — Sérieusement, n'en faites rien, madame, reprit le comte avec une gravité singulière ; vous troubleriez inutilement l'esprit de la pauvre Florentine, et s'il faut tout vous dire, vous me désobligeriez beaucoup. J'ai des vues plus hautes, que M. Darcet ignore, que je dois taire, et qui me font désirer de n'être pas prévenu. — Je me rends, dit ma tante, mais vous avez tort ; j'en fais juge Stéphanie. — Stéphanie, interrompit M. de Tourmagne, est une bonne et excellente fille, que j'aime bien, qui a l'âme généreuse, et dont je récuse l'opinion. Si elle est aujourd'hui de votre avis, elle sera plus tard du mien, très-certainement. »

(A continuer)